Aimé Vigneron

Récit de sa déportation 2ème partie : Mühldorf

Merci beaucoup à Andréa, son épouse, de m'avoir confié ce document

Avant de continuer le récit de ma déportation, je voudrais revenir sur certains faits. Le 21 septembre 1944, ma femme et moi étions à la petite messe. L'office était pratiquement terminé, lorsqu'une dame vint parler au maire, monsieur By, qui sortit aussitôt. Lorsque nous sommes arrivés sous le porche, nous vîmes qu'il y avait des allemands partout. Nous avons quand même pu rejoindre notre logement, aussitôt suivis par un soldat qui me dit de prendre quelques vêtements ...

... Sortis de la maison, je vis le cousin de mon père, Olinde Poirot, accompagné d'un jeune homme inconnu. Il vint vers moi et me dit: c'est un déserteur alsacien. Je lui répondis qu'il fallait le cacher à la première occasion. Les allemands nous firent faire une halte dans la cour des écoles. Nous en avons profité pour planquer l'alsacien derrière un rôle de bois, à l'étage des anciens préaux. Comme j'avais pris mon vélo, je le cachai dans les W.C. Mais nous n'avions

pas fait cent mètres que nous vîmes un allemand qui s'en servait. Le déserteur fut récupéré à la nuit tombante par une dame mise au courant. Il revint chez les parents Poirot. 13

Lorsque les allemands nous emmenèrent, je passai devant mon père qui me dit : ne baisse jamais les yeux devant eux. J'ai suivi son conseil.

Je reprends le récit de mes souvenirs de déportation. Je pense que le fait de les écrire m'évitera d'y penser aussi souvent.

Les 21 et 22 octobre 1944, 198 français et 102 italiens quittaient, en camions, le camp de Dachau. Après plusieurs heures de voyage, les uns arrivèrent dans un camp situé en pleine forêt, à gauche de la route. C'était le Waldlager.

Les autres occupèrent le camp de Buchldorf, à droite de la route dont il n'était séparé que par un grand pré. Les français étaient en majorité de Bousssey (15), de La Petite-Raon, de Saint-Novince sur Moselle et du marquis de Grandrupt de Bains.

À Buchldorf, le chemin qui, de la route, conduisait au camp, s'arrêtait devant un bâtiment qui servait de caserne aux S.S. En face de ce bâtiment, un autre chemin d'une dizaine de mètres de large. De chaque côté, des baraques en bois, avec des châlits à un étage de chaque côté de l'allée centrale, et au milieu à gauche, une grosse cheminée. Les lavabos étaient groupés dans une baraque, au centre. Celle du bout servait d'infirmerie. Nous fûmes répartis, par petits groupes, dans toutes les baraques, au milieu de milliers de juifs d'Europe centrale. La première chose que nous avons faite a été de nous regrouper entre français. Cela fut assez facile.

14
En bordure du camp, contre les barbelés, il y avait un terrain d'aviation. Il était occupé par d'anciens bombardiers Junkers et des chasseurs Messerschmitt.

Le lendemain de notre arrivée, nous commençons le travail. Nous nous rendîmes vite compte que cela serait beaucoup plus fatigant qu'à Munich. Il fallait travailler 12 heures de suite, de 7^h à 19^h et pour certains, de 19^h à 7^h du matin. Nous n'avions pas plus à manger qu'à Dachau. Pour le café et la soupe, servie à midi sur le chantier, nous avions une tasse cylindrique en métal émaillé. Nous appelions cette tasse, je ne sais pourquoi, un "miskie".

Les allemands avaient fait creuser une énorme tranchée dans laquelle ils construisaient une usine souterraine. Tout était en béton armé: le sol, les murs de plus d'un mètre d'épaisseur et sur lesquels était coulé une voûte encore plus épaisse. Fait à fait que la construction avançait, les allemands faisaient couvrir la voûte de terre pour arriver à une surface plane. Sur cette terre, il fallait mettre de l'herbe, des feuilles mortes et même planter des pins.

Le chantier était approvisionné par des bétonneuses. Chaque bétonneuse, surélevée d'environ 2 m., était reliée à un hangar par un plan incliné. Dans ce hangar, des sacs de 50 kg et du ciment en vrac. Notre travail consistait à porter les sacs de ciment jusqu'à la bétonneuse. Le ciment en vrac était porté dans des caisses rectangulaires ayant un manche sur un des petits côtés. Nous avions l'épaule et le dos blessés par les caisses et préférons porter un sac, bien que plus lourd.

Et cela durait 12^h de suite, avec un arrêt d'environ 20 minutes.

à midi, pour manger la soupe.

Du camp, il fallait une demi-heure pour arriver au chantier, où nous retrouvions ceux du Waldlager. Aussi, nous étions debout avant 5^h du matin. Nous allions aux lavabos, faire notre toilette. Puis c'était la distribution de café et après nous devions nous mettre en rang. Nous étions comptés et recomptés et à 6^h $\frac{1}{2}$, départ au boulot.

Nous avions surnommé le chef de notre bétonneuse "Auguste", et pourtant, ce n'était pas un clown, mais une véritable brute qui nous frappait avec sa canne sans aucun motif.

Quand nous rentrions au camp, vers 19^h30, nous n'avions même plus le courage d'aller nous laver. Pour nous, c'était le lit le plus vite possible. Cette vie infernale allait bientôt faire des victimes. Les premiers décès eurent lieu au mois de novembre et ce qui nous surprit, c'est que la mort frappait en premier des camarades physiquement forts, comme des bûcherons et des agriculteurs. En décembre, ce fut l'hécatombe.

Souvent, il fallait soutenir des camarades harassés, pour rentrer de l'usine au camp. Tous les matins, au réveil, nous constatons que des camarades étaient morts pendant la nuit. Leurs corps étaient portés à l'entrée de la baraque ou une équipe de "croque-morts" les emmenait, sur une charrette, à la fosse commune. D'autres étaient trop épuisés pour se lever. Ils étaient transférés à l'infirmerie, pour, le plus souvent y mourir. La fatigue, la faim, le froid, les coups et aussi des maladies comme la dysenterie, le typhus, la tuberculose avaient eu raison de leur vie.

Un matin, à peine arrivés sur le chantier, Auguste commença

à nous frapper. L'un de nous cria : en voilà assez, nous faisons grève ! Il alla se mettre le dos contre le roule de sacs de ciment. Nous en fîmes tous autant. Alors là, les coups de canne nous tombaient dessus et nous avions du mal à nous protéger le visage avec les bras. De guerre lasse, Auguste partit vers le local des S.S. situé à l'entrée du chantier. Il revint avec un S.S. qui demanda ce qui se passait. C'est notre kapo, un luxembourgeois qui lui répondit que nous en avions assez de nous faire frapper sans raison. Nous nous demandions ce qui allait nous arriver. Le S.S. nous fit mettre en rang, puis se dirigea vers la bétonneuse voisine qu'il fit arrêter. Comme nous, les ouvriers furent mis en rang. Et nous changeâmes tout simplement de bétonneuse. Nous avions de la chance de nous en tirer à si bon compte. Notre nouveau chef était de l'organisation Todt, probablement trop âgé pour être incorporé dans la Wehrmacht. Il intervenait très rarement pour faire accélérer la cadence. Et plusieurs reprises, lorsque nous avions déposé notre sac ou notre caisse, il nous glissait dans la main une pincée de tabac.

Bien que fatigué, et quelquefois à bout de force, je gardais le moral, à tel point qu'un camarade du Puid, Gaston Thomas, m'avait surnommé l'"incroyable".

Vers le 15 décembre, j'eus un début de dysenterie. Je le dis au docteur de la baraque, un hongrois, qui m'envoya à l'infirmerie. J'y trouvais deux autres français, venus pour la même raison : Léon Haegelen, de St. Maurice sur Moselle, et Roger Clément, de Eximongey. Nous devînmes très amis et nous promirent d'essayer de rester ensemble, lors de notre

retour à la baraque. Cela nous fut d'autant plus facile que les allemands avaient regroupé, dans une seule baraque, tous les français et les italiens survivants, y compris ceux du Waldlager.

C'est là que nous avons pu constater qu'il en manquait beaucoup à l'appel. Béon et moi occupions le même chalet, Roger celui d'en face. Le chef de cette baraque était un lituanien, mais celui qui s'occupait de nous était le lieutenant Jean Mazurier, du maquis de Grandrupt. C'était, en quelque sorte, notre homme de confiance. Le soir, il nous faisait dire la prière.

Un soir, vers vingt heures, à peine couchés, nous entendîmes passer des avions. Puis le ciel s'illumina: des fusées éclairantes descendaient, maintenues par des parachutes, sur le terrain d'aviation. Les avions revinrent, mitraillèrent, bombardèrent tous les avions au sol. Dès que le jour se leva, nous pûmes constater qu'ils avaient tous été détruits. Une seule baraque avait été touchée et un kapo tué.

Peu avant le nouvel an, tous les français reçurent un colis de 3^{kg} de la Croix rouge. Il contenait de la nourriture, des biscuits vitaminés, du chocolat et des cigarettes. Il y avait aussi des gousses d'ail, dont nous ne savions que faire. Mais notre foulib, étudiant en médecine, nous ^{dit} que nous devions en mâcher un petit morceau tous les jours, l'ail étant une plante médicamenteuse. Nous reçûmes deux autres colis, un mi-février et l'autre fin mars, quelques jours avant notre départ de Wuhldorf. En janvier, il faisait tellement froid que le béton gelait. Aussi le chantier fut arrêté. Nous restions toute la journée au camp sous les croque-morts et ceux qui étaient de corvée pour aller en forêt, chercher du bois pour la cheminée. Notre seule

occupation était la chasse aux poux, car il y en avait de plus en plus.

Un jour, le commandant du camp, qui parlait français, (il avait, paraît-il, fait la légion étrangère), rassembla dans la cour tous les français qui n'étaient pas des travailleurs manuels employés de bureau, comptables, officiers, étudiants etc... Nous étions sur deux rangs devant lui. Derrière lui, 6 SS armés de mitraillettes. Et voilà ce qu'il nous dit: Vous vous dites l'élite des français, mais regardez vous, vous êtes sales, mal lavés, vous êtes plein de poux. Et il continua, pendant quelques minutes à nous traiter ainsi. Puis il se retira, nous laissant seuls en face des S.S. Dix minutes plus tard, il rappela les S.S. et nous renvoya à la baraque. Pourquoi a-t-il fait cela? Uniquement pour nous humilier, ou attendait-il que l'un de nous perde son sang-froid et lui saute dessus, ce qui lui aurait permis de faire tirer les S.S. sur nous. Nous ne le saurons jamais, mais ce qu'il nous a dit fait plus mal que des coups de bâton.

À notre arrivée à Dachau, nous devions remettre porte-feuille, stylo et alliance. J'ai gardé la mienne et à chaque contrôle j'arrivais à la cacher sous ma langue. Et Buchldorf, il n'y avait pas de contrôle et je gardais mon alliance au doigt. Tous les copains le voyaient. Un jour, alors que l'eau était revenue aux lavabos après une période de gelée, j'allai faire ma toilette. Quand je revins, Béon me dit: ton alliance! Il s'était aperçu tout de suite que je ne l'avais plus. Je repartis aux lavabos, mais elle n'était plus là où je m'étais lavé. Mes doigts étaient tellement maigres qu'elle avait glissé sans que je m'en aperçoive.

Je voudrais encore évoquer deux souvenirs pénibles du camp de Muhlendorf. En janvier, mon voisin de lit était Xavier Ehrhart. Il était agriculteur et marié à Baréville, près de Breucourt. Il souffrait d'une forte dysenterie. Un jour il me dit je suis fichu. Je lui répondis que je m'en était bien tiré, Léon et Roger aussi. Il me répondit que pour nous c'était moins grave, que lorsque son nouveau avait la chiasse et des bulles d'air dans les selles, il ne guérissait pas. Et il ajouta : c'est mon cas. Deux jours après, il était mort. Mon nouveau voisin de lit fut Arthur Georget, un ami de Moussey. Lui que j'avais connu souriant, toujours de bonne humeur, avait maintenant l'air triste. Il avait vu mourir son fils Roger, au camp du Waldlager. Nous parlions souvent de Moussey. Une nuit, je l'entendis ronfler. Cela me surpris car c'était la première fois. Le matin, il était mort. Ce que j'avais pris pour des ronflements étaient des râles.

Pour nous rendre au travail, nous traversons la route, passons devant des bâtiments où étaient logés des chefs de chantier et quelques SS et traversons une voie ferrée. C'est sur cette dernière, que le soir du 3 avril, on nous fit embarquer dans un convoi de wagons de marchandises, 60 par wagon. Le voyage dura 2 jours et deux nuits. Nous n'avions pas faim, mais la soif commençait à se faire sentir. J'avais repéré que sur les barbelés cloués en travers de la lucarne, le matin il y avait de la rosée. J'y appuyai ma langue et cela me fit du bien. Nous arrivâmes au camp de Raufering. Léon, Roger et moi réussissent à rester ensemble. Nous étions dans des baraques entrecadrées d'environ 1 mètre. Il n'y avait pas de châlits. Nous couchions sur un plancher couvert de paille, où les pores ne

mourraient pas. Le 11 avril, c'était la Saint Léon. J'avais repéré une touffe de pâquerettes, près des barbelés. J'allai les cueillir et lui offrir. Il en était tout heureux. Malheureusement, sans que rien ne le laisse prévoir, il mourrait le 14 avril.

Roger et moi en fûmes très affectés. Et Roger mourut le 17 avril. Inutile de préciser que mon moral en prit un sacré coup.

Mais je repris le dessus et me dit: je suis fichu, mais je ne veux pas crever chez les boches.

Le 20, nous quittons, à pied, le camp de Käufering. Après une longue marche, nous arrivâmes au camp de Landsberg. Deux jours plus tard, un convoi d'une quarantaine de wagons de marchandises, tiré par deux locomotives, s'arrêta sur la voie ferrée qui longeait le camp. Baraque après baraque, les allemands nous firent monter dans les wagons. À peine la dernière porte était-elle fermée que des avions mitraillèrent le convoi, en commençant par les deux locos et en continuant par les wagons. Nous navigions dans la vapeur et nous voyions les balles traçantes traverser les parois et les toits des wagons. Après le départ des avions, les allemands nous firent regagner les baraques, tout au moins ceux qui étaient encore en vie.

Le lendemain, nous repartions, à pied, pour un autre camp de Käufering. En passant je vis que les allemands faisaient creuser une fosse commune de l'autre côté de la voie ferrée. Nous ne sommes même pas rentrés dans le camp. Aussitôt arrivés, on nous fit monter dans des wagons tombereaux et le convoi démarra aussitôt. Combien de temps avons nous roulé? Je ne saurais le dire, car je n'avais plus la notion du temps.

Le convoi s'arrêta alors que la voie était à flanc de colline, à une dizaine de mètres d'un grand pré plat. Des déportés firent glisser les portes des wagons et nous sortîmes. Dans le pré, il y avait de nombreux déportés et les S.S. ne semblait pas leur faire la chasse. C'était la pagaille. Au loin, un village bouillait. J'eus beaucoup de mal à m'extraire du wagon et me laissai glisser sur le talus. Arrivé sur le pré, je me relevai, et fis entre vingt et trente mètres, puis je m'éroulai, à bout de forces. J'étais couché sur le côté depuis un certain temps, quand j'entendis derrière moi parler allemand. Russi, j'évitai de bouger et fermai les yeux. En arrivant près de moi, un de ceux qui parlait allemand s'arrêta et dit "Kaputt". Je les laissai s'éloigner et ouvris les yeux. Ils étaient deux: un soldat et un civil, armés d'un fusil.

Autour de moi, il y avait des déportés qui ne savaient pas trop où se diriger. J'appelsi à l'aide. Ce fut un amarrade de Senones, Jean Diter, et un autre qui me dit être le capitaine Eckrich, de Saint-Dié, qui me soulevèrent et me portèrent jusqu'à un wagon de voyageur d'un convoi arrêté juste devant celui que nous venions de quitter. Ils mirent une couverture sur une banquette et me couchèrent dessus.

Je ne sais plus du tout quand le train se mit en marche, ni combien de temps il roula. Ce que je sais, c'est qu'il arriva le long d'un quai du camp de Dachau. Ceux qui étaient encore valides descendent et se dirigèrent vers l'entrée du camp. Pour moi, il n'en était pas question, j'étais à bout de forces. Je restai là toute la nuit. Le matin je pris la décision d'essayer de me déplacer. Je réussis à

descendre du wagon. Je mis la couverture sur mon dos et commençai à marcher lentement. Mais je dus abandonner la couverture. Elle était trop lourde.

À droite je voyais les villas des S.S. devant lesquelles il y avait une section, l'arme au pied. Je voyais surtout des meubles qui sortaient par les portes et les fenêtres pour être chargés sur des camions.

J'atteignis enfin la porte du camp. Ce sont des déportés qui m'ouvrirent la grille, me conduisirent aux douches, au magasin de vêtements, et me portèrent dans un block que je pense être le 21. Le même soir, vers 17^h 30, les américains libérèrent le camp de Dachau. C'était le 29 avril 1945.

De ceux qui me connaissaient et furent arrêtés en même temps que moi, le premier qui me retrouva fut Paul Dal Negro, de La Petite-Raon, et le second Henri Banzet, de Moussey. Tous deux s'occupèrent beaucoup de moi, jusqu'à mon entrée, le 6 mai, au block infirmerie. Le 9 mai, j'étais transféré à l'hôpital américain de Dachau, ancien hôpital des S.S. Je pesais 35^{kg} là, malgré les soins qui me furent prodigués, mon état de santé ne s'améliora pas beaucoup. Le 20 mai, les américains décidèrent de nous remettre aux autorités médicales françaises. Les ambulances militaires américaines nous transportaient à l'île de Mainau, sur le lac de Constance. Mais Mainau était un centre de convalescence. Aussi, à part quelques uns, le 28 mai, nous étions à nouveau transportés en ambulance de Mainau à Emmendingen, à l'hôpital d'évacuation motorisé HO1 (H.E.M. HO1) qui avait

réquisitionné un vaste bâtiment. Ces deux transports, coup sur coup, me fatiguèrent tellement, que je n'étais pas en meilleure forme qu'à mon entrée à l'hôpital américain. D'ailleurs, quelques camarades moururent au cours de ces transports. Et l'H.E.M. nos, nous étions très bien soignés. Les médecins et les infirmières ont tout fait pour, d'abord nous maintenir en vie, et ensuite nous rendre nos forces. Et pourtant, sur les 70 arrivés le 24 mai, 36 sont décédés, le premier le 27 mai, le dernier le 29 août.

Une semaine après mon arrivée, je commençai à me mettre debout, puis à faire quelques pas, soutenu, il est vrai, par mon infirmière, Helle Georgette Génatio, de Denainville. C'est elle qui m'apprit qu'un de mes camarades du collège de St. Die, Roland Brunner, était dans une salle toute proche. Aussi, dès que je pus me déplacer, avec l'aide de deux cannes, j'allai le voir tous les jours. Il était grabataire. Un jour, je trouvai le lit vide. Son infirmière m'apprit qu'il était décédé: c'était le 12 juin 1945.

Mon état de santé s'améliora assez rapidement. Mais, comme j'avais une petite tache au poumon droit, le médecin colonel décida de m'envoyer au sana "Alsace" à Saint-Blasien, en forêt noire. Je partageais ma chambre avec un belge, Cartier. Nous nous entendions très bien. Mais un jour, Cartier fut transféré dans une autre chambre. Je demandai des explications au capitaine, qui me dit, sous le sceau du secret, que Cartier était contagieux.

Après mon retour en France, ses parents m'écrivirent pour m'annoncer son décès et me demander le motif de son internement en camp de concentration. Mais je ne savais rien.

Du sana "Alsace", je me remplumais. J'avais toujours faim et reprenais plusieurs kilos par semaine. Mais cet excès de

ouverture provoqua des plaques d'eczéma sur les mains et le cou. Le commandant Le Cantagrel, médecin-chef, me mit au régime et, avec l'apport de quelques médicaments, cela suffit pour faire disparaître les plaques.

L'armée française, ^{organisa} pour les familles, des visites à ceux qui étaient hospitalisés en Allemagne. C'est ainsi, que les premiers jours d'août, ma femme et mon père purent venir me voir. Ils étaient logés chez l'habitant. Leur date de départ était prévue pour le 9 août, et j'avais bien l'intention de rentrer en France avec eux. Je précisais donc mon médecin-traitant, le capitaine Michon, qui me dit que j'étais un des rares qu'il aurait pu renvoyer en France complètement guéri. Nous partîmes donc le 9 août. Le 11 août 1945, j'étais de retour à Moussey.

Puis-temps
Ete 1999